

Rapport du premier atelier de dirigeants du continent africain

— Njoki Kamau
Evanston, Illinois (USA)

L'atelier de dirigeants du continent africain, le premier de la sorte, s'est tenu au Swaziland en Afrique du Sud, du 29 Septembre au 2 Octobre 2000. Les participants sont venus de 12 pays africains : le Cameroun, le Congo, l'Éthiopie, le Kenya, le Malawi, la Namibie, l'Afrique du Sud, le Swaziland, la Tanzanie, l'Ouganda, la Zambie et le Zimbabwe. Melphy Sakupwanya, la Personne de Référence Régionale pour l'Afrique Subsaharienne a organisé l'atelier. Mettre sur pied un atelier de cette sorte n'était pas une mince affaire quand on considère l'immensité de l'Afrique et les nombreuses sources de complication auxquelles Melphy a dû faire face. Elle mérite nos félicitations les plus chaleureuses.

À tout point de vue l'atelier a été un grand succès. Il y a eu 24 participants en tout, 11 hommes et 13 femmes. Parmi les hommes, quatre étaient des jeunes adultes. Ça a été un bon groupe, très varié dans sa composition. Les personnes étaient ouvertes, réceptives, et on a bien ri ensemble.

Le premier objectif de cet atelier était de donner aux dirigeant-e-s africain-e-s une occasion de décharger et d'apprendre de première main le rôle central que joue la décharge émotionnelle dans la réémergence. La plupart des dirigeant-e-s n'ont pas de Communautés de Co-écoutants expérimentés autour d'eux — quelque chose que nous autres du "Premier Monde", et particulièrement aux États-Unis, considérons comme normal. Au fur et à mesure, les visages se sont ouverts — résultat, sans aucun doute, de la décharge et d'une proximité plus grande les uns des autres.

Les dirigeant-e-s de Co-écoute en Afrique font face à de nombreux défis dans leur tentative de pratiquer et de développer la Co-écoute. Premièrement, les cultures africaines ne sont généralement pas favorables à ce que l'on montre ses émotions en public. Pleurer et la proximité physique sont strictement privés. Les hommes plus que les femmes sont sévèrement éduqués à ça. Un Co-écoutant africain qui participe à un atelier aux États-Unis, où les émotions sont exprimées plus ouvertement, risque d'être restimulé et immédiatement jeté dans la confusion. Quand les Africains demandent ce qui se passe quand ils voient une expression qui leur paraît plutôt dramatique, je suis toujours rapide à faire remarquer que lorsque les Africains récupéreront leur propre pensée à travers la décharge, ils pourront trouver ce qui marche le mieux pour eux.

Deuxièmement, les cultures africaines sont naturellement communautaires. Partager est une partie essentielle de toute relation réelle avec un autre être humain. Quand une personne rend visite à quelqu'un, on lui offre presque toujours à manger ou à boire. Accepter ce qui est offert est vu comme un signe d'humilité, de respect, et d'acceptation de celui qui reçoit. Ceci pose les bases d'une forte relation à l'autre. La générosité envers son invité — quoique l'on possède, aussi petite que soit l'offre qui est faite — est au cœur de toute culture africaine. Faire marcher la règle de non-socialisation nécessite donc une définition légèrement plus large de la relation de Co-écoute.

Troisièmement, l'Afrique, encore riche en ressources naturelles, a une longue histoire de lourde exploitation économique par le "Premier Monde", qui a commencé avec le colonialisme, et a continué avec le néo-colonialisme, et l'impérialisme. Le capitalisme dans sa globalité a jeté l'Afrique dans une grave crise économique. La pauvreté écrasante qui en est résultée veut dire que la plupart des gens ont des ressources financières limitées et ont du mal à subvenir à leurs besoins vitaux élémentaires. Parce qu'une majorité de personnes partagent leur espace vital avec des gens de leur famille et/ou des amis, souvent alors qu'ils sont déjà serrés, trouver un espace où faire de la Co-écoute est difficile — problème auquel beaucoup d'entre nous dans le "Premier Monde" ne sont pas confrontés.

Pendant un atelier que j'ai animé au Kenya il y a quelques années, j'ai surpris des personnes qui convenaient de faire leur séance dans un parc public à cause du manque de place là où elles habitaient. Cela m'a laissé très songeuse. Est-ce que je pourrai encore avoir une excuse valable pour ne pas faire une séance ?

Quatrièmement, les graves conséquences du virus HIV du SIDA a encore aggravé la crise de l'Afrique. Le manque de ressources financières pour acheter des médicaments et pour maintenir une alimentation saine a entraîné des taux de mortalité élevés. Les tabous culturels vis à vis de la sexualité ont contrecarré les efforts de prévention et d'éducation des services publics.

Ce qui est frappant, face à des situations semblant aussi insurmontables, c'est que les Africains sont encore plein de vie, de vitalité, de créativité, de courage, de ressort, de joie de vivre, de fougue. Ils ont de grands espoirs et aspirations pour l'avenir. Ils restent en général un peuple ouvert, généreux et amical.

Animer cet atelier m'a donné une grande occasion de penser à un peuple qui est cher et proche de mon cœur. Etant née et ayant grandi en Afrique — je suis arrivée aux États-Unis à l'âge de 27 ans — je suis encore culturellement une Africaine. En plus, mes premières blessures sont arrivées quand j'habitais l'Afrique et mes difficultés sont semblables à celles des autres Africains. Quand je dirige un atelier en Afrique, je peux partir directement de notre héritage africain commun. Ceci, plus le fait que je n'ai pas à faire face à l'oppression raciale et à celle des immigrés comme je le fais aux États-Unis, explique sans aucun doute pourquoi les personnes qui m'ont vu diriger en Afrique font toujours le commentaire que j'y suis différente et plus puissante.

Animer un atelier en Afrique représente aussi pour moi quelques défis. Les crises de l'Afrique font monter des sentiments de désespoir, d'impuissance, d'accablement. Je me demande comment dans une situation criblée de problèmes apparemment aussi insurmontables, je devrais venir présenter la Co-écoute. Comment puis-je présenter le fait que la Co-écoute peut radicalement transformer la vie de quelqu'un et en fin de compte celle de sa famille, de sa communauté, de sa nation, et même du monde entier ? Pour un continent bombardé par les média des pays de l'Ouest qui présentent les "gloires" du capitalisme comme une panacée pouvant résoudre tous ses problèmes, ne risquerai-je pas d'apparaître trop simpliste et naïve si je prétends pouvoir atteindre le même but par la décharge ? Les Africains comme tous les autres êtres humains, pourraient-ils récupérer leur intelligence et leur puissance et du coup leur capacité à résoudre leurs problèmes ? Est-ce que souligner l'importance de l'intégrité d'un responsable serait trop demander dans un continent où les personnes essayent de survivre dans un environnement où la corruption est rampante ? En tant qu'Africaine vivant dans le "Premier Monde" et qui du coup ne fait pas l'expérience de ce à quoi fait face une majorité d'Africains tous les jours, ai-je aucune crédibilité ? Ces questions et beaucoup d'autres sont toujours avec moi quand j'anime quelque chose en Afrique. À la fin, pour l'atelier au Swaziland, ce qui a permis que la journée soit une réussite a été l'indiscutable progrès que les participants avaient faits grâce à la décharge — la réévaluation qui en est résultée et la plus grande proximité les uns avec les autres.

J'ai appris la Co-écoute aux États-Unis, où tout est strictement réglé par l'horaire prévu dans le programme. Animer efficacement en Afrique nécessite d'être extrêmement souple, et prête à modifier le programme autant de fois que nécessaires de façon à inclure les besoins de la réémergence de chacun. Pendant l'atelier au Swaziland, j'ai utilisé l'expression "au milieu du gué" comme signal à mon équipe de soutien pour leur dire que j'étais sur le point de modifier le programme.

Une équipe de soutien de six personnes très expérimentées, Co-écoutant-e-s dévoué-e-s vinrent en Afrique pour m'apporter leur soutien : Ayana Morse, Ellie Putnam, Luke Daniels, Gordon Jackins, Rachel Noble, et Valerie Jaworski. Ils ont travaillé inlassablement, tard dans la nuit, du début à la fin. Leur ouverture, leur souplesse et leur désir d'apprendre leur ont facilité ainsi qu'aux

participants un bon travail ensemble. Ils ont été efficaces dans une situation qui pour la plupart d'entre eux était complètement inhabituelle et pour certains très provocante. Je crois que je ne me trompe pas en disant que l'Afrique a marqué énormément chacune de leur vie et qu'ils en sont marqués pour le restant de leur vie.

Melphy, l'équipe de soutien, et moi avons formé "une équipe de rêve". Notre dur travail ensemble a rendu possible le succès de cet atelier. L'atelier a couvert la théorie et la pratique de la Co-écoute, l'oppression intériorisée, la religion (christianisme et Co-écoute), les hommes, les femmes, être parents, les jeunes adultes, être responsable, et le développement des Communautés. (Je me suis aventurée dans "Christianisme et Co-écoute", parce que le christianisme joue un rôle central dans la vie de beaucoup d'Africains subsahariens. Certains participants se demandaient même si la Co-écoute était une religion). Cela faisait beaucoup pour un atelier de trois jours. Quoiqu'il en soit, celui-ci étant le premier atelier de son genre, j'ai décidé que l'enjeu était d'importance. Du fait que les personnes peuvent difficilement participer à des ateliers, j'ai voulu que les participants aient une vision la plus large possible de la Co-écoute.

Pour moi, animer cet atelier a été un grand honneur. Mes remerciements vont à Melphy et à l'équipe de soutien pour avoir fait un si bon travail. Et plus important encore, mes remerciements et félicitations vont à tous les participants d'avoir travaillé si dur à leur réémergence. Ils constituent un lien important pour l'avenir de la Co-écoute en Afrique. Je considère que c'est un privilège d'avoir partagé avec eux un moment si particulier et historique. Enfin, mes remerciements vont à quelqu'un qui n'est plus avec nous, Harvey Jackins, d'avoir choisi de ne pas laisser l'Afrique derrière. Cet atelier lui est dédié.

Paru dans *Present Time* N°122 (Janvier 2001)

Traduit par Delphine Barberot